Copenhague en 1629, mort en 1700. Il fut nommé pasteur à Berkerod, en Zélande. La guerre entre le Danemark et la Suède l'obligea de prendre la fuite. Il prit les armes et contribua pour sa part à la reprise de la forteresse de Cronenberg, qui était tombée aux mains de l'ennemi. Les Suédois le firent prisonnier, le mirent à la question et finirent par le condamner à la peine de mort. Il y échappa toutefois, moyennant une rançon considérable. Au retour de la paix, Gerner reprit ses fonctions et fut élevé, en 1693, à l'évêché de Wiborg, dans le Jutland. On a de lui : une traduction d'*Hésiode*, en danois (Copenhague, 1670, in-12); *Orthographia linguæ danicæ* (Copenhague, 1679); *Epitome philologiæ danicæ* (Copenhague, 1690).

GERNER (Henri), ingénieur maritime et poëte danois, né à Copenhague en 1742, mort en 1787. Il était arrière-petit-fils du précédent. Il étudia l'architecture navale en Hollande, en Angleterre et en France, fut chargé, à son retour, de diriger les constructions navales à Copenhague, fit construire plus de cent navires de différentes grandeurs, inventa diverses machines pour des usages économiques, et reçut, en 1781, le titre de commandeur de la marine. On a de lui un recueil de poésies intitulé : *Chants pour l'amusement des marins danois* (Copenhague, 1780).

GERNING (Jean-Chrétien), naturaliste allemand, né à Francfort en 1746, mort en 1802. Pendant les loisirs que lui laissaient ses opérations de banque, il s'occupa d'histoire naturelle, surtout d'entomologie, et finit par abandonner les affaires pour se livrer entièrement à ses goûts scientifiques. Gerning se forma une riche bibliothèque et une magnifique collection d'insectes, qui ne comptait pas moins de trente mille individus. Il coopéra à quelques grands ouvrages, notamment aux *Papillons de l'Europe*, de Gigot d'Arcy (Paris, 1780-1793), et à la *Description des papillons dessinés et coloriés d'après nature*, de Ch. Esper (1776-1805), où se trouve représentée une partie de sa collection. Il était conseiller aulique du duc de Gotha.

GERNING (Jean-Isaac, baron DE), diplomate et écrivain allemand, fils du précédent, né à Francfort-sur-le-Mein en 1769. Lors du couronnement de Léopold II à Francfort, le roi et la reine de Naples se rendirent dans cette ville (1790), logèrent dans la maison de Jean-Chrétien Gerning, et, frappés de la vive intelligence du jeune Isaac, l'engagèrent à faire le voyage de Naples. Le jeune homme, après avoir visité la Hollande, l'Angleterre, la France et la Suisse, se rendit en Italie, reçut à la cour des Deux-Siciles le plus bienveillant accueil et, bientôt après (1798), fut nommé ambassadeur de Naples au congrès de Rastadt. La révolution qui renversa Ferdinand Ier l'année suivante fit reprendre à Gerning la route de l'Allemagne. Il s'occupa de littérature et de sciences, visita fréquemment à Weimar Gœthe, qui avait pour lui une vive amitié et publia quelques ouvrages. Il devint plus tard conseiller privé du landgrave de Hesse-Hombourg (1804), qui le nomma son ministre plénipotentiaire à la diète de Francfort en 1816, et l'envoya avec le même titre à Londres en 1818. M. Gerning s'est fait connaître comme poëte lyrique et didactique, et a publié plusieurs ouvrages estimés. Nous citerons de lui : *Voyage en Autriche et en Italie* (1803, 3 vol.); *Poëme séculaire* (1800); les *Sources médicinales du Taunus*, poëme didactique estimé (1813); *Poésies érotiques d'Ovide* (1813, in-8°); les *Pays du Rhin* (Londres, 1821), superbe ouvrage orné de planches; les *Pays de Lahn et du Mein* (Wiesbaden, 1821).

GERNRODE, ville d'Allemagne, dans le duché d'Anhalt-Bernbourg, à 59 kilom. S.-O. de Bernbourg, au pied du Harz; 2,400 hab. Fabrique d'armes à feu; château, autrefois abbaye de femmes. Aux environs, bains de Suderode (eaux salines). Belles promenades aux environs.

GERNSBACH, ville du grand-duché de Bade, sur les pentes du Gernsberg et du petit Stauffen; 2,189 hab. Belles scieries; important commerce de bois avec la Hollande. En 1849, l'armée insurrectionnelle de Bade occupa Gernsbach et y fut battue par les Prussiens, les Hessois, les Wurtembergeois, etc.

GERNSHEIM, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 17 kilom. S.-O. de Darmstadt, sur la rive droite du Rhin; 3,000 hab. Chantiers de construction. Patrie de Pierre Schœffer, en l'honneur duquel une statue a été érigée en 1836. Un peu au nord de la ville, au milieu du coude que fait le Rhin, Gustave-Adolphe a élevé un monument en souvenir de son passage du Rhin dans l'hiver de 1631. C'est une colonne surmontée d'un lion. On prétend, dans le pays, que Gustave-Adolphe passa le Rhin sur la porte d'une grange.

GERO, margrave, puis duc allemand, mort en 965. Il fut un des souverains les plus puissants et les plus remarquables du Xe siècle. Possesseur d'un assez vaste territoire, situé dans la Saxe ducale actuelle, il l'agrandit à tel point qu'en 939 ses Etats s'étendaient des frontières de la Westphalie à celles de la Prusse. Il reçut alors le titre de margrave de l'empereur Othon Ier, qui le chargea de combattre les tribus slaves et wendes établies sur les bords de l'Elbe et de la Saale. A partir de ce moment, Gero fut presque constamment en lutte avec ces tribus. Pour soumettre les Wendes, il invita à un festin leur trente principaux chefs, les fit massacrer, puis, soit par la force, soit par des intrigues, il parvint à désunir les Slaves et les Wendes et à les soumettre les uns après les autres. Gero prit alors le titre de duc. Par la suite, il alla, de concert avec l'empereur Othon, combattre les Wendes, qui s'étaient fortifiés dans le Mecklembourg (955), vainquit leur chef Stoinef, et finit par les soumettre jusqu'à la frontière polonaise. En même temps, le duc Gero convertit au christianisme les populations barbares sur lesquelles il étendait sa domination et introduisit chez eux les premiers germes de la civilisation. Aussi est-il désigné, dans la littérature allemande du moyen âge, comme un grand margrave, et signalé, dans le poëme des *Niebelungen*, comme le héros de son temps. Brave, habile, loyal, mais parfois cruel, Gero, par son énergie, par son intrépidité, était parvenu à se créer une vaste souveraineté qu'il eut la douleur de ne pouvoir transmettre à ses fils, tombés sur les champs de bataille. Après sa mort, ses Etats furent partagés entre les principaux chefs qui avaient combattu sous ses ordres.

GÉROFLE s. m. (jé-ro-fle). Bot. V. GIROFLE.

GÉROFLÉE s. f. (jé-ro-flé — autre forme du mot *giroflée*). Helminth. Genre de vers intestinaux détaché du genre douve, qui vit dans les intestins des brêmes, et dont une extrémité est élargie en forme de pétale d'œillet.

GÉROFLIER s. m. (jé-ro-flié). Bot. V. GIROFLIER.

GEROLA (Antonio), peintre italien. V. GIAROLA.

GEROLSTEIN, village de Prusse, prov. de la Prusse rhénane, gouvernement et à 56 kilom. de Trèves, pittoresquement situé sur la Kyll, dans une vallée que dominent des collines aux escarpements abrupts; 950 hab. Source minérale, d'où s'échappe un jet de gaz acide carbonique. Dans les environs, cratère appelé *Pfaffenkaule;* grotte de *Buchenloch* et glacière de *Roth*. Le théâtre des Variétés de Paris a représenté, avec un grand succès, pendant presque toute une année (1867), un opéra-bouffe de MM. Offenbach, Meilhac et Halévy, ayant pour titre la *Grande duchesse de Gerolstein.*

GEROLZHOFEN, ville de Bavière, cercle de la basse Franconie, à 37 kilom. N.-E. de Wurtzbourg; 2,660 hab. Culture en grand du houblon et de la vigne. Commerce de bétail. Carrières de gypse. Enceinte de murailles. Eglise et hôtel de ville remarquables.

GÉROME (Jean-Léon), peintre français, né à Vesoul (Haute-Saône) le 11 mai 1824. Après avoir commencé dans cette ville des études qui témoignaient déjà de son goût pour la peinture, il vint à Paris en 1841, entra presque aussitôt dans l'atelier de Paul Delaroche, sous la direction duquel il suivit un instant les cours de l'Ecole des beaux-arts, et l'accompagna en Italie. De retour à Paris, il ne tarda pas à se faire connaître par son *Combat de coqs*, exposé au Salon de 1847, et qui lui valut une 3e médaille. Malgré ce premier succès, il changea de genre aussitôt et reparut l'année d'après avec deux sujets très-différents l'un de l'autre : la *Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean*, et, comme pendant : *Anacréon, Bacchus et l'Amour*. M. Gérome obtint cette année-là une 2e médaille (1848). Passant d'un sujet à un autre avec une mobilité singulière et presque toujours avec un égal succès, il a donné ensuite : *Bacchus et l'Amour ivres*, un *Intérieur grec* et un *Souvenir d'Italie* (1851); une *Vue de Pæstum* (1852); une *Idylle* (1853).

Ces premiers ouvrages intéressèrent vivement la critique par des intentions littéraires et archéologiques, exprimées avec une grande netteté de dessin et de composition, sinon avec une grande vérité historique. M. Gérome eut bien vite des imitateurs, qui se vouèrent à la peinture des scènes de mœurs antiques et reçurent le nom de *pompéistes, pompéiens* ou *néo-Grecs*. M. Th. Gautier le proclama chef d'une école, ou plutôt d'un petit cénacle de raffinés « poussant la délicatesse parfois jusqu'à la mièvrerie et s'ingéniant en mille recherches charmantes; » école peu scrupuleuse d'ailleurs dans le choix de ses sujets, et tombant volontiers dans la pornographie, témoin l'*Intérieur grec* exposé par M. Gérome lui-même en 1851, et qu'un critique qualifia de « peinture de mauvais lieu. »

En 1854, M. Gérome fit une excursion en Turquie et sur les bords du Danube, et visita trois ans plus tard la haute et la basse Egypte, y remplissant ses cartons de nombreux dessins pour des tableaux de chevalet auxquels il doit peut-être la meilleure part de sa précoce célébrité. En 1855, il envoya à l'Exposition universelle un *Pifferaro*, un *Gardeur de troupeaux*, un *Concert russe* et une grande toile historique représentant le *Siècle d'Auguste et la naissance de Jésus-Christ*, acquise aussitôt par le ministère d'Etat. En dépit de certaines violences inutiles dans la ligne, le peintre du *Siècle d'Auguste* a fait preuve d'une science incontestable en rendant très-claire une allégorie quelque peu confuse au premier aspect; il a montré du même coup que les règles du grand art historique ne lui étaient point inconnues. Aussi les admirateurs de son talent voyaient-ils déjà en lui un chef d'école; malheureusement, de la haute peinture historique où il s'était élevé, il est bien vite retombé aux tableaux de genre, puis aux tableaux anecdotiques, suivant en cela l'exemple de son maître, M. Paul Delaroche. Outre une 2e médaille, M. Gérome obtint, en 1855, la décoration de la Légion d'honneur. Il avait exécuté cette même année, pour l'Exposition universelle de l'industrie, les figures (grandeur naturelle) des diverses nations qui entouraient le phare modèle élevé dans le transsept du palais.

Le Salon de 1857 vit grandir la réputation, sinon le mérite, de M. Gérome. Sept tableaux formaient le lot du jeune artiste à cette exposition : la *Sortie du bal masqué* ou le *Duel de Pierrot*, mélodrame où le grotesque se mêle au terrible, obtint un succès extraordinaire; les six autres compositions, non moins dignes d'être remarquées, représentent pour la plupart des scènes orientales : la *Prière chez un chef arnaute*, les *Recrues égyptiennes traversant le désert*, une *Vue de la plaine de Thèbes, Memnon et Sésostris*, des *Chameaux à l'abreuvoir*. A l'occasion de cette exposition, M. Edmond About fit les réflexions suivantes : « Il serait absurde de demander à M. Gérome les qualités qui lui manquent, comme, par exemple, la verve; mais je crois être dans mon droit en l'adjurant de ne plus cacher les qualités qu'il a. Il a tort de profiter de l'entraînement et de la facilité du public pour escamoter le dessin... S'il n'y prend garde, il est menacé de tourner au Gérard Dov, et cela (Dieu nous soit en aide!) avec la facilité de Rubens. Son faire, recouvert d'une couche de monotonie et d'ennui, me rappelle ces orateurs qui disent tout de la même voix et du même geste. Nous sommes loin du temps où M. Gérome, par quelques velléités de désintéressement dans l'art, nous promettait un amant passionné de la nature. Le voilà qui met le poli à la place du fini, une sécheresse pétrifiée à la place du dessin. Il invente un procédé courant pour exploiter son talent acquis et produire, bon an mal an, une pacotille de demi-chefs-d'œuvre. »

M. Gérome essaya de revenir au grand art dans une *Mort de César* exposée au Salon de 1859; mais ce tableau, médiocrement composé et d'un coloris terne et cru, fit peu d'impression sur le public, même le public lettré et savant. En revanche, les archéologues prirent le plus vif intérêt à deux petites compositions toutes pleines de détails érudits, l'une retraçant un combat de gladiateurs et intitulée *Ave, Cæsar*, l'autre représentant le *Roi Candaule* procurant à son favori Gygès les moyens de voir, sans être vu, les charmes de la reine de Lydie. Le sujet tout à fait scabreux de cette dernière peinture ne contribua pas peu au succès qu'elle obtint près de certaines personnes. M. Gérome poussa plus loin encore le dédain de la morale dans deux tableaux exposés en 1861 : *Phryné devant l'aréopage* et *Socrate venant chercher Alcibiade chez Aspasie*. L'archéologie graveleuse et malsaine qui s'affiche dans ces toiles n'a pas même l'excuse de la vérité historique; l'artiste y a travesti l'antiquité grecque, comme, dans ses *Deux augures* exposés la même année, il a travesti l'antiquité romaine. Il se trouva dans la presse impériale des gens pour vanter ces obscénités grotesques; mais la critique honnête les blâma sévèrement. M. Paul de Saint-Victor s'exprima en ces termes : « M. Gérome renonce décidément au dessin, au goût et au style; il se voue à l'art d'amuser le public et de mettre l'antiquité en vignettes, comme Benserade mettait l'histoire romaine en rondeaux. »

Un autre critique, M. Du Camp, engageait M. Gérome à ne point céder au mauvais goût du public, à renoncer pour toujours aux sujets érotiques, aux peintures de boudoir secret. Il est juste de dire qu'outre les trois compositions soi-disant antiques dont nous avons donné les titres, l'artiste exposa au Salon de 1861 une scène orientale très-finement observée et rendue, le *Hache-paille égyptien*, et une merveille d'exécution minutieuse : *Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau-forte*.

Depuis, à l'exception de l'*Almée* du Salon de 1864 et de la *Cléopâtre* du Salon de 1866, qui ne sont pas tout à fait exemptes d'intentions pornographiques, les tableaux exposés par M. Gérome n'ont rien qui puisse choquer la pudeur la plus ombrageuse. Les meilleurs ont été inspirés à l'artiste par l'Orient : le *Prisonnier* et le *Boucher turc* (1863); la *Prière* (1865); la *Porte de la mosquée El-Hacanyn* (1866); le *Marché d'esclaves* et le *Marchand d'habits* (1867); le *Marchand ambulant au Caire* et la *Promenade du harem* (1869). Ces peintures ethnographiques suffiraient pour assigner à M. Gérome un rang élevé parmi les artistes contemporains; il y a déployé une finesse d'observation et une précision de dessin tout à fait remarquables. M. Gérome a tout ce qu'il faut pour ce genre d'ouvrages, a dit M. Th. Gautier, « l'œil qui voit vite et bien, la main qui exécute savamment et sûrement, écrivant chaque détail avec une netteté aussi imperturbable que celle du daguerréotype, et surtout un sens que nous nommerons exotique, qui lui fait découvrir aussitôt les différences caractéristiques d'une race à une autre. » M. Du Camp, qui a écrit sur l'Orient des livres justement estimés, a témoigné de l'exactitude des tableaux de M. Gérome : « Quand cet artiste se mêle d'être précis, il l'est plus que personne; mais, pour cela, il faut qu'il ait vu; il imagine mal et se rappelle très-bien. Il a saisi au passage, avec un grand bonheur, les différents types de l'Orient. L'Arabe, le Skipétar, le Turc, le Barabras, le Syrien se reconnaissent au premier coup d'œil, et, dans l'expression ethnographique de ses personnages, il reste toujours vrai. » M. Du Camp a fait toutefois les réserves suivantes : « M. Gérome a beaucoup voyagé, mais il a évidemment porté dans ses longues pérégrinations les préoccupations de l'art rétréci, amoindri, auquel le goût public l'a condamné. Au lieu de demander aux régions qu'il parcourait de lui découvrir les ineffables mystères de ligne et de couleur par où la nature est toujours si belle, il semble qu'il ne les ait visitées que pour y trouver des sujets de tableaux. »

Dans les scènes historiques comme dans les scènes orientales, M. Gérome a cherché avant tout à frapper le public par la singularité du sujet, par les raffinements et les tours de force d'une exécution méticuleuse. Dans le *Louis XIV et Molière* du Salon de 1863, les costumes sont plus intéressants que les figures, et, suivant la remarque d'un critique, l'importance donnée à la nappe ornée qui couvre la table tend à en faire le personnage principal de la composition. Dans la *Réception des ambassadeurs siamois à Fontainebleau* (1865), la scène est mal distribuée, mais les costumes sont peints avec une extraordinaire finesse. Dans la *Mort du maréchal Ney*, exposée en 1868 sous ce titre : *Sept décembre 1815, neuf heures du matin*, M. Gérome a retranché tout ce qui pouvait donner à son œuvre la grandeur solennelle de l'histoire. Ici encore les détails ont une importance excessive; l'objet le plus intéressant est... un chapeau. En même temps que ce tableau, M. Gérome a exposé, sous le titre de *Jérusalem*, une fantaisie spirituelle, originale et quelque peu baroque : les Juifs viennent d'assister au supplice de Jésus; soldats, bourreaux et spectateurs descendent les pentes du Golgotha et regagnent la ville; au premier plan, trois ombres sinistres, redoutables, les ombres des trois croix se projettent sur le sol et s'allongent dans la direction de la bande assassine, qu'elles semblent poursuivre comme des spectres vengeurs. On pourra blâmer une telle fantasmagorie en un pareil sujet, mais on ne peut nier que ce ne soit là une invention très-artistique dont un peintre ou mieux encore un aquafortiste plein de verve eût pu tirer un excellent parti. Malheureusement, ce n'est pas par la verve que brille M. Gérome : « La peinture n'est pour cet artiste, a dit M. Chaumelin, qu'une façon minutieuse, nette, correcte, d'écrire ses idées; il souligne les moindres détails; il appuie lourdement sur certaines particularités insignifiantes, dont il attend l'effet, comme l'avocat novice enfle la voix pour lancer un bon mot. Il n'a garde, d'ailleurs, de s'abandonner aux témérités de l'improvisation, aux fantaisies de la couleur; il craindrait trop de compromettre la sûreté de sa main. Aussi ses tableaux ont-ils, dans leur sage précision, la monotonie, la froideur d'une page de calligraphie. Et pourtant il y a eu un peintre sous ce littérateur, un observateur sous ce calligraphe! » Suivant W. Bürger, « M. Gérome peint les figures comme M. Blaise Desgoffe peint les objets inanimés. Ses personnages sont toujours précieusement exécutés en ivoire, en métal, en quelque matière dure et luisante. Ça n'a pas l'air de vivre, mais c'est curieux comme un bijou d'orfévre... Prenez à la main la petite *Phryné*, un biscuit de Sèvres, ou l'*Almée*, une figurine grotesque en porcelaine japonaise. La manière de M. Gérome a beaucoup d'analogie avec la manière de Willem Mieris. C'est un rapetissement et un refroidissement des figures et des objets. Plus une image est petite, plus on en voit tous les détails dans ces tableaux microscopisants. La nature offre l'effet contraire. M. Gérome a l'obstination du fini, sans aucune miséricorde... Tout le cailloutage de sa campagne de *Jérusalem* est précieusement martelé, ajusté, pointillé, poli et vernissé. L'ensemble arrive à cette fausse réalité des plans en relief... Ce qui n'empêche pas que ce genre de coloriage, poussé à une extrême délicatesse, ne séduise de riches amateurs. »

Tout en reconnaissant qu'on peut reprocher à M. Gérome d'avoir le trait un peu sec et la coloration souvent trop aigre, M. Du Camp estime que, lorsque le temps aura mis sa patine puissante sur les toiles de cet artiste, elles s'harmoniseront dans une teinte douce et profonde.

Des différents jugements qui précèdent, nous pouvons conclure que M. Gérome est un des peintres les plus instruits, les plus lettrés, les plus habiles et les plus raffinés de l'école contemporaine; celui de tous, peut-être, qui a le talent le plus net, le plus conscient. Il ne connaît ni les emportements de l'imagination ni les emportements de la main; il a l'esprit alerte, léger et sceptique du Parisien; il manque absolument d'idéal, dans le sens que l'Académie donne à ce mot; il rend à merveille ce qu'il voit, ce qu'il observe, mais il est incapable de conceptions élevées, et, quoi qu'en aient dit certains critiques, nous pensons que, si, au lieu de s'adonner à la petite peinture, il se fût obstiné à exécuter de grandes compositions historiques, comme le *Siècle d'Auguste* et la *Mort

de César*, il ne serait pas sorti de la médiocrité. Les peintures religieuses qu'il a exécutées pour l'église Saint-Séverin, à Paris, la *Communion de saint Jérôme* et la *Peste de Marseille*, nous confirment dans cette opinion; le sens intime des sujets sacrés, comme le sens de l'art décoratif, fait absolument défaut à cet artiste.

M. Gérome a été nommé membre de l'Institut en 1865. A l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, où reparurent les principaux tableaux qu'il avait exposés depuis 1855, il obtint une grande médaille et fut nommé officier de la Légion d'honneur. Ajoutons qu'en devenant le gendre de M. Goupil, éditeur d'estampes et de photographies et marchand de tableaux, qui fait un commerce considérable, il a vu ses peintures popularisées par d'innombrables reproductions et vendues à des prix énormes aux collectionneurs des divers pays.

GÉROMÉ s. m. (jé-ro-mé). Corruption du mot GÉRARDMER.

GÉRON s. m. (jé-ron — du gr. *gerôn*, vieillard). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, voisin des bombyles, et comprenant un petit nombre d'espèces, dont quelques-unes habitent l'Europe.

GÉRONA (José DE CASTRO Y OROZCO, marquis DE), homme d'Etat espagnol, né à Grenade en 1808. Il étudia le droit à l'université de sa ville natale, où il fut reçu docteur en 1826 et où il exerça la profession d'avocat jusqu'en 1839. Il remplit, en outre, dans le même intervalle, les fonctions de syndic et de député provincial et contribua beaucoup à la fondation d'un musée, où se trouvent conservées les toiles et les sculptures de Cano, de Juan de Séville et autres artistes distingués de la même école. En 1839, il se rendit à Madrid, et fut nommé peu après professeur à l'Académie de jurisprudence et de législation, dont il devint dans la suite vice-président. A la suite de quelques désagréments qu'il éprouva, comme magistrat de l'audience de Grenade, il renonça à la magistrature; mais il y rentra peu de temps après et devint successivement membre de la commission des codes, président de la première cour de l'audience de Grenade et recteur de l'université de cette ville. Elu, en 1850, député aux cortès par la ville de Soria, il reçut, en 1853, le portefeuille de la justice dans le cabinet présidé par le comte de San-Luis, et, bien qu'il n'ait conservé ces fonctions que pendant trois mois, il signala son administration par d'importantes réformes; grâce à son décret du 31 septembre de la même année, plusieurs milliers de prisonniers purent recouvrer leur liberté sous caution. A la suite de la vive opposition que le gouvernement rencontra dans le sénat en janvier 1854, il donna sa démission, en même temps que les autres membres du ministère, et devint alors sénateur à vie. Il est membre d'un grand nombre de sociétés scientifiques et littéraires, et correspondant de l'Académie d'histoire. On a de lui, entre autres écrits : *Mémoire historique sur les beaux-arts de Grenade* (1839); *Ode à l'occasion de la déclaration de la majorité de la reine Isabelle* (1843); *François Luis de Léon* ou le *Monde et le cloître* (Madrid, 1837), mélodrame en quatre actes; *Commentaires sur le code pénal d'Espagne*, en collaboration avec Manuel Ortiz de Zuniga (Grenade, 1848, 3 vol.); enfin une foule d'articles littéraires et de pièces de vers de tout genre, qui ont paru dans la *Revue de Madrid*, la *Revue andalouse* et autres recueils.

GÉRONDIF s. m. (jé-ron-diff — du lat. *gerendus*, devant être fait). Gramm. En latin, Cas du participe futur passif, qui s'emploie absolument, avec la valeur tantôt d'un infinitif, tantôt d'un participe. Voici des exemples de gérondifs : BIBENDUM *est*, Il faut boire, littéralement Il est devant être bu. *Tempus est* BIBENDI, Il est temps de boire, littéralement Le temps est du devant être bu. BIBENDO *fit ebrius*, En buvant il s'enivre, littéralement Par le devant boire il s'enivre : *Rivarol disait de Beauzée : c'est un bien honnête homme, qui a passé sa vie entre le supin et le* GÉRONDIF. ‖ Participe présent français précédé de *en*. Peu usité à notre époque, où l'on a renoncé à calquer la grammaire française sur la grammaire latine.

GÉRONIE s. f. (jé-ro-nî — du gr. *gerôn*, vieillard). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la tribu des buprestes, dont l'espèce type habite l'Australie.

GÉRONTE s. m. (jé-ron-te — du gr. *gérôn*, vieillard). Hist. anc. Chacun des membres du sénat de Lacédémone ou de l'île de Crète, qui devaient être âgés de soixante ans au moins. ‖ Ancien nom des moines. ‖ Juge des chrétiens grecs.

— Théâtre. Personnage de comédie d'un âge avancé et d'un caractère ridicule.

— **Encycl.** Les *gérontes*, ainsi qu'on peut le voir par le *Menteur*, de Pierre Corneille, comédie écrite en 1642, n'eurent d'abord rien de ridicule; mais on les fit ensuite durs, avares, entêtés, crédules et sots; ils cessèrent d'être bons pères, pères trop faciles il est vrai, mais qui se faisaient aimer. Rotrou, dans sa comédie de la *Sœur généreuse*, représentée en 1645, et qui offre un tissu d'artifices et d'expédients employés par un valet souple et adroit, pour affermir un vieillard dans la croyance de toutes les fables qu'on lui débite, a introduit un *Géronte* venant de Constantinople, sous le costume turc. Molière, par la puissance de son génie, a imprimé à ce personnage son caractère définitif, d'abord dans le *Médecin malgré lui*, joué en 1666, puis dans les *Fourberies de Scapin*, jouées en 1671. L'acteur du Croisy interprétait alors ce rôle, qu'il créa sous les yeux de l'immortel poëte. C'est dans les *Fourberies de Scapin* que le valet de Léandre met en plein relief le caractère de *Géronte*. « Quant à votre père, dit-il à son maître (acte II, scène VII), bien que avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore (il s'agit de duper du même coup Argante et Géronte); car vous savez bien que, pour l'esprit, il n'en a pas, grâce à Dieu, grande provision; et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point; il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme. » Ainsi, d'après ces simples mots, il résulterait ceci, savoir : qu'avant d'être trompé par monsieur son fils, Géronte l'aurait été par madame sa femme; il y aurait donc dans ce brave homme du George Dandin et de l'Harpagon; c'est un Cassandre avec les cornes en plus et la faiblesse paternelle en moins. Son portrait est d'ailleurs achevé dans cette pièce des *Fourberies*. Ne pouvant se résoudre à tirer de sa sacoche soigneusement ficelée les 500 écus que lui soutire avec une éloquence rare ce sacripant de Scapin pour la prétendue rançon de son fils, retenu par un corsaire turc, il faut entendre de quelle voix humectée il chante sur tous les tons cette fameuse phrase devenue proverbiale : « Que diable allait-il faire dans cette galère! » Sa colère contre les Turcs, *qui n'ont pas de conscience*, la distraction qui lui fait remettre la bourse dans sa poche, tout cela donne le dernier trait à ce fantoche bouffi de sottise, voué par caractère à être berné, refait et, qui plus est, battu. Boileau a regardé, il est vrai, comme indigne de Molière le sac où le vieux pleutre se réfugie.

Dans ce sac ridicule où Scapin l'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*,

dit-il; mais tant pis pour Boileau, qui n'a pas reconnu la touche du maître, la griffe du lion dans le plaidoyer inimitable du valet et la sottise intéressée, mais si peu intéressante du père de son maître, dans l'avarice de ce vieillard et dans sa confusion. Il y a toujours une pensée profonde dans les plaisanteries les plus chargées de Molière, et jusque dans ses coups de bâton se trouve un enseignement. Regnard a introduit le *Géronte* dans le *Joueur*, le *Retour imprévu*, où ce personnage semble ne revenir d'Espagne que pour donner, tête baissée, dans tous les piéges qu'on veut lui tendre; il l'a mis aussi dans le *Légataire universel*. Le *Méchant*, de Gresset, nous fournit aussi un *Géronte*, mais un *Géronte* plein de bonhomie provinciale et qui rappelle la première manière de nos auteurs comiques. Heureux de marier sa nièce, il pardonne aisément, veut que tout le monde soit content autour de lui. C'est dans sa bouche que le poëte a placé ces deux vers qui terminent la pièce et qui achèvent de peindre ce caractère :

Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

Outre Molière et du Croisy, nous citerons, parmi les acteurs qui ont excellé dans les rôles de Géronte, Grandmesnil, Bonneval, Desessarts, Baptiste aîné, Devigny, et, plus près de nous, Provost, si soigneux des traditions de l'ancien Théâtre-Français, un des derniers représentants de ce que nous pourrions appeler maintenant *nos anciens*.

GERONTHRÆ, ville de la Grèce ancienne, dans la Laconie, à l'E. de Sparte; c'est aujourd'hui la bourgade de *Geraki*. C'était une des vingt-quatre villes que, sous le nom d'Eleuthéro-Laconiennes, Auguste avait soustraites à la domination de Sparte. On y découvrit dans l'église de *Hagios-Jannis* la traduction grecque de la loi de maximum publiée en 301 par Dioclétien, et dont l'original est à Stratonicée, en Asie Mineure; elle se compose de 552 lignes gravées sur des plaques de marbre.

GERONTIUS, général romain, mort en 409 de notre ère. Il acquit la réputation d'un général habile, se prononça pour l'usurpateur Constantin, qui le mit à la tête d'une de ses armées, fut chargé par la suite de garder les passages des Pyrénées, puis entra en révolte ouverte et proclama empereur son ami Maxime. Gerontius avait fait mettre à mort Constant, qu'il avait pris à Vienne, et il assiégeait Constantin à Arles, lorsque Honorius envoya contre lui Constant avec une armée. Forcé de se replier, il se vit abandonné d'une partie de ses troupes, gagna l'Espagne et se donna la mort.

GÉRONTOCOMIUM s. m. (jé-ron-to-ko-mi-omm — du gr. *gerôn, gerontos*, vieillard; *komein*, soigner). Antiq. Hospice pour les vieillards, et, sous le Bas-Empire, Hospice en général. ‖ On disait aussi GÉRONTOTROPHIUM.

GÉRONTOCRATIE s. f. (jé-ron-to-kra-sî — du gr. *gerôn, gerontos*, vieillard; *kratos*, puissance). Gouvernement confié à des vieillards : *La* GÉRONTOCRATIE *se retrouve sous la tente des patriarches.* (Dehèque.)

GÉRONTOCRATIQUE adj. (jé-ron-to-kra-ti-ke — rad. *gérontocratie*). Politiq. Qui a rapport à la gérontocratie : *Dans notre siècle, l'influence* GÉRONTOCRATIQUE *est moindre assurément qu'à aucune autre époque.* (Montesq.)

GÉRONTOPOGON s. m. (jé-ron-to-po-gon — du gr. *gerôn, gerontos*, vieillard; *pôgôn*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent sur les bords de la Méditerranée, et dont les graines portent des aigrettes blanches. ‖ On dit moins bien GÉROPOGON.

GÉRONTOXON s. m. (jé-ron-to-ksonn — du gr. *gerôn*, vieillard; *toxon*, arc). Méd. Arc sénile, maladie des yeux.

GÉROUSIE s. f. (jé-rou-zî — du gr. *gerousia*, même sens; de *gerôn*, vieillard). Antiq. Sénat de Lacédémone et de l'île de Crète, composé de vingt-quatre gérontes ou vieillards. ‖ On dit aussi GÉRUSIE.

GÉROUSSE s. f. (jé-rou-se). Bot. Nom vulgaire de la gesse chiche.

GERRA s. f. (gèr-ra). Métrol. Nom d'une mesure de capacité en usage à Minorque, et qui vaut 12lit,063.

GERRE s. m. (jè-re). Entom. Genre d'insectes hémiptères.

— Ichthyol. Syn. de PICAREL. ‖ On dit aussi GERRIS.

— **Encycl.** Ichthyol. V. MÉNIDE.

GERRESHEIM, bourg de Prusse, prov. de la Prusse rhénane, à 24 kilom. E. de Dusseldorf; 1,650 hab. Distilleries, commerce de bétail. Belle église paroissiale, qui date du XIIe siècle. Il y existe un couvent d'où Gebhard de Truchsess-Waldbourg, archevêque de Cologne, enleva, en 1582, la belle comtesse Agnès de Mansfeld.

GERRHA ou **GERRA**, ville de l'ancienne Arabie Déserte, sur le golfe Persique. C'est aujourd'hui LAHSA.

GERRHONOTE s. m. (jèr-ro-no-te — du gr. *gerrha*, bouclier; *nôtos*, dos). Erpét. Genre de reptiles sauriens, à écailles disposées en verticilles : *Les* GERRHONOTES *vivent dans les bois.* (T. Clavé.)

— **Encycl.** Les *gerrhonotes* ont un corps allongé et qui rappelle assez, par sa forme générale, celui des scinques. Ils habitent l'Amérique centrale, et particulièrement le Mexique. Ils vivent dans les bois, se cachent sous les pierres, et sont probablement ovipares. Leur taille ne dépasse guère celle de notre lézard piqueté. On les confond, ainsi que d'autres sauriens, sous le nom vulgaire de *scorpions*, et ils sont, comme ces arachnides, un objet d'horreur et d'effroi, bien que ces animaux soient tout à fait inoffensifs. Leurs mœurs sont peu connues; d'après le peu qu'on en sait, elles ne paraissent pas différer beaucoup de celles de nos lézards.

GERRHOPHORE s. m. (jèr-ro-fo-re — du gr. *gerrha*, bouclier d'osier; *phoros*, qui porte). Antiq. gr. Soldat perse, armé d'un bouclier d'osier.

GERRHOSAURE s. m. (jèr-ro-zô-re — du gr. *gerrha*, bouclier; *sauros*, lézard). Erpét. Genre de reptiles sauriens voisin des gerrhonotes : *Les* GERRHOSAURES *sont confinés à la partie australe de l'Afrique.* (T. Clavé.)

— **Encycl.** Les *gerrhosaures* ressemblent beaucoup aux gerrhonotes par leur forme générale; par la configuration de la tête, de la langue, des dents, des paupières; par les proportions du tronc, de la queue et des membres; par la forme des écailles du dos et du ventre, et par la présence d'un pli rentré sur les flancs. Ils n'en diffèrent guère que par les pores ou cryptes glanduleux et mucipares qui garnissent le bord interne des cuisses, peut-être aussi par la présence d'une écaille valvulaire au devant du méat auditif, ainsi que par une disposition particulière des plaques de la tête. Les espèces peu nombreuses de ce genre habitent l'Afrique australe et l'île de Madagascar; elles paraissent représenter les gerrhonotes dans l'ancien continent; leurs mœurs ressemblent à celles de ces derniers.

GERRIS s. m. (jèr-riss — nom lat. d'un poisson). Entom. Genre d'insectes hémiptères, type de la famille des gerrites : *Les* GERRIS *sont carnassiers.* (Blanchard.)

— Ichthyol. Syn. de PICAREL.

— **Encycl.** Les *gerris* sont des insectes hémiptères à corps très-allongé, conique en dessous, méplat en dessus; la tête est triangulaire, et porte des yeux saillants et des antennes filiformes; ils sont souvent dépourvus d'ailes et d'élytres; les tibias antérieurs se replient sous le fémur et font l'office de pinces propres à saisir la proie. Ce genre comprend un assez grand nombre d'espèces, dont plusieurs sont très-communes dans nos climats. Ces insectes vivent à la surface des eaux tranquilles ou stagnantes; leur corps est couvert d'un duvet serré et soyeux, qui leur permet de glisser sur l'eau ou de se tenir immobiles à sa surface sans être mouillés. Leurs quatre pattes postérieures remplissent les fonctions de rames; ils progressent comme par saccades. Rarement ils s'enfoncent sous l'eau, et seulement lorsque, après les avoir longtemps poursuivis, on cherche à les saisir. On les connaît sous les noms vulgaires d'*araignées* ou de *punaises d'eau*. Les *gerris* sont carnassiers; ils se nourrissent d'insectes et de larves aquatiques, qu'ils saisissent à la course. Il leur arrive souvent de quitter l'eau pendant quelque temps, pour se transporter d'une mare à l'autre. Ils s'accouplent au printemps; les mâles, un peu plus petits, sont très-ardents, et on les voit fréquemment alors sur le dos des femelles. Celles-ci pondent leurs œufs isolés, et non par paquets. Ces œufs sont allongés, cylindroïdes, et s'ouvrent par une fente ou déchirure, qui se produit vers leur partie antérieure. Chez certains de ces hémiptères, l'ouverture a lieu par le décollement d'une sorte d'opercule. Les larves qui en sortent ont un abdomen très-court; les anneaux dont il se compose sont ramassés et s'allongent de plus en plus avec l'âge. On voit souvent les étangs, les mares, les bassins de nos parcs et de nos jardins tout couverts de ces insectes. L'espèce la plus remarquable, celle que l'on peut regarder comme le type du genre, est le *gerris des marais;* cet insecte est long d'un centimètre et demi, d'un brun noirâtre, avec l'abdomen gris perle et les pattes noires; il est très-commun aux environs de Paris. Le *gerris des fossés* est brun noirâtre en dessus, avec les côtés du corselet rougeâtres; il habite les Indes orientales.

— Ichthyol. V. MÉNIDE.

GERRITE adj. (jèr-ri-te — rad. *gerris*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au gerris. On dit aussi GERRIDE.

— s. m. pl. Famille d'insectes hémiptères, comprenant les genres gerris, halobate et ptilomère : *Les* GERRITES *vivent à la surface des eaux douces ou salées.* (Blanchard.)

— **Encycl.** Le groupe des *gerrites* est spécialement caractérisé par des pattes intermédiaires et postérieures très-rapprochées à leur insertion, par des cuisses longues et grêles, et par des tarses pourvus de crochets insérés dans une échancrure située avant l'extrémité du dernier article. Ces insectes présentent une particularité remarquable dans la famille des géocorises, dont ils ont, d'ailleurs, toute l'organisation : ils vivent à la surface des eaux douces ou salées, et y nagent, ou mieux y glissent comme par saccades; ils s'enfoncent rarement dans le liquide, et seulement quand on veut les saisir. Essentiellement carnassiers, ils se nourrissent surtout de petits insectes. On les connaît sous les noms vulgaires d'*araignées* ou *punaises d'eau*. Ce groupe comprend les genres *gerris, halobate* et *ptilomère*.

GERRITSZ (Dirck), navigateur hollandais, né à Enkhuisen vers 1560, mort au Pérou vers 1605. Il avait fait plusieurs voyages maritimes, notamment dans les mers de la Chine (1596-1598), ce qui lui avait valu le surnom de **China**, lorsqu'il fit partie, en qualité de lieutenant, d'une expédition composée de cinq navires, sous les ordres de Jacques de Mahu. La flottille quitta la Hollande le 27 juin 1598, et longea la côte d'Afrique. En septembre, Jacques de Mahu mourut en mer. Simon de Cordes lui succéda comme commandant en chef, et Gerritsz fut nommé capitaine du yacht le *Blijde-Boodschap* (le *Joyeux-Message*). Après diverses péripéties, des débarquements sur la côte, dans lesquels Gerritsz joua un rôle des plus actifs, la flottille, décimée par le scorbut et la fatigue, arriva dans le détroit de Magellan, où les Hollandais firent la chasse aux chiens marins et eurent à combattre les Patagons, qui, d'après leurs rapports, fort exagérés, comme on l'a constaté depuis, n'avaient pas moins de 11 à 12 pieds de haut. En débouchant dans la mer du Sud, Gerritsz se sépara du reste de la flotte, fut assailli par une tempête effroyable, et, entraîné par les vents, il arriva jusqu'au 64e degré de latitude australe, où il découvrit une terre élevée, couverte de glace et de neige. De là, il mit le cap sur la côte du Chili, aborda près de Valparaiso, manquant de vivres et n'ayant plus à bord que neuf matelots, et tomba entre les mains des Espagnols, qui l'envoyèrent à Santiago, puis à Lima, où il mourut dans les fers. La découverte d'une terre australe, faite par Gerritsz en 1599, a été longtemps contestée, et elle ne fut pas inscrite sur les cartes. Ce fut seulement en 1818 que le capitaine J. Smith revit cette terre, ou plutôt un groupe d'îles situées dans la même latitude, auxquelles il donna le nom de *South-Shetland*. Quatre ans plus tard, Weddel reconnut cet archipel, et appela *Trinity-land* la principale terre de ce groupe.

GERRITSZOON VAN RYN, nom de famille de REMBRANDT (Paul), peintre hollandais. V. REMBRANDT.

GERS, rivière de France. Elle prend sa source dans les Landes de Lannemezan et Pinas (Hautes-Pyrénées), entre dans le département auquel elle donne son nom, et pénètre ensuite dans celui de Lot-et-Garonne, où elle se jette dans la Garonne, près de Layrac, après un cours de 168 kilom. Ses principaux affluents sont : le Cier, le Sédou, le Sousson, l'Arcon, l'Aulouste, l'Auze et l'Auchie. Le Gers baigne Uglas, Réjaumont, Lassalles, Gaussan, Mauléon, Magnoac, Arrès, Chélan, Masseube, la Barthe, Pavie, Auch, Arcamont, Montastruc, Fleurance, Lectoure, Astaffort et Layrac. Souvent, pendant l'été, le Gers,